



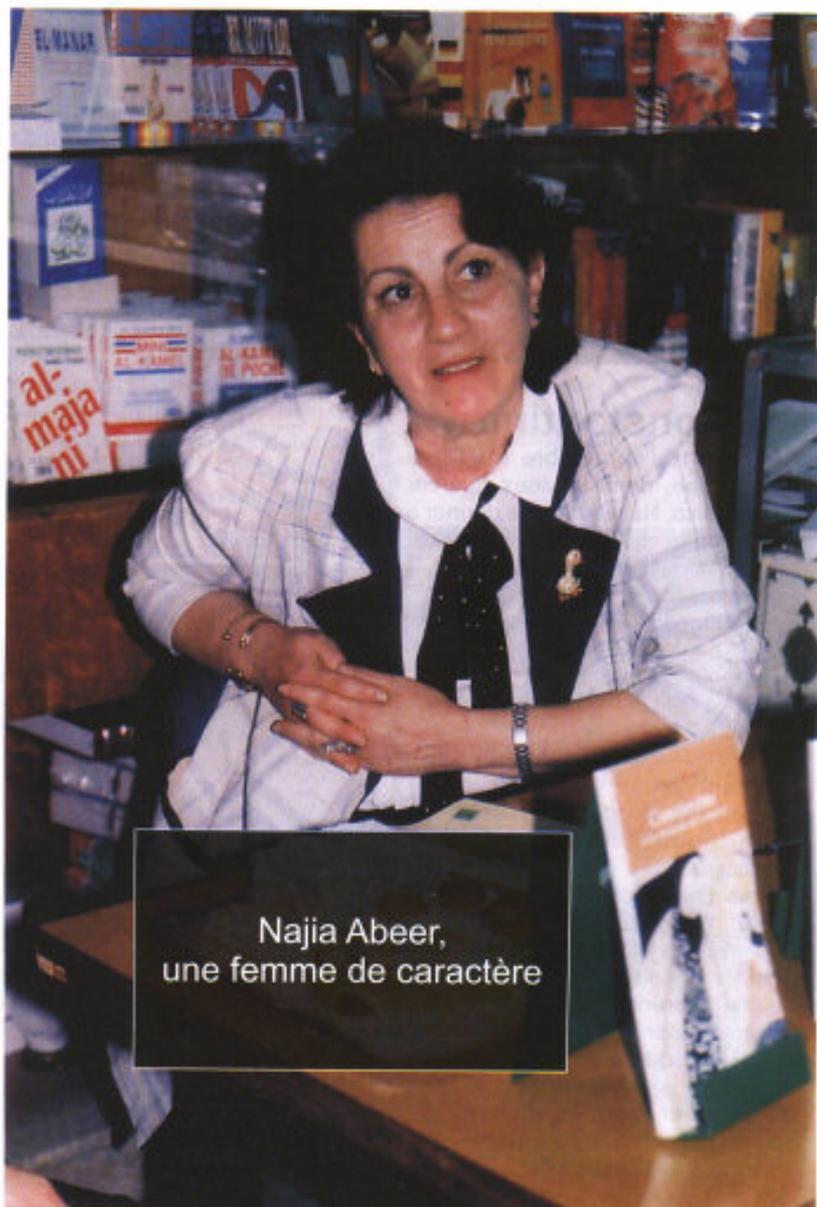
Née en 1948 à Constantine, ville qu'elle a quittée trop tôt et qu'elle ne cesse de chercher dans ses romans, Najia Abeer est décédée des suites de maladie le 21 octobre 2005 à Alger. Elle a su s'imposer dans les médias.

FILLE DE LA VILLE DU ROCHER

Par Fatiha Nesrine

De touche biographique, l'œuvre de Najia Abeer est une quête de soi, douloureuse, courageuse, un travail de la mémoire à la recherche d'une clef, d'une réponse à la question existentielle, susceptible d'exorciser les démons passés et présents. Chemin faisant, elle ne peut s'empêcher de témoigner d'une époque, d'un pays, et de mettre à nu les goulots d'étranglement d'une société qui sert d'ancrage à ses personnages.

Debout derrière la fenêtre d'un petit appartement de Rouiba, une femme regarde la nuit tomber sur les champs et les terrains vagues. Elle est seule. Retraitée depuis peu, elle a peur de ne plus savoir quoi faire de sa vie jusqu'alors bien réglée pour son travail d'enseignante. Pourtant, elle rêvait de trouver du temps pour reprendre la peinture et bien des choses encore. Sa pensée vagabonde s'accroche au conseil d'une amie qui avait le mérite de la nouveauté. Ecrire ? Il est vrai qu'elle a tant de choses à dire ! Mais est-ce suffisant ? Pour le savoir, il faut essayer, se dit-elle, fidèle à elle-même. Cette décision changera sa vie. Elle écrira coup sur coup trois romans en trois ans. «Constantine et les moineaux de la murette», écrit en 2003, déroule l'histoire de son enfance et de sa ville, à l'époque de la guerre de libération. «L'albatros», écrit en 2004, met en scène une communauté de femmes, exorcisant chacune à sa manière les années de folie, dans un petit port, non loin d'Alger. Le dernier roman, «Bab El



Najia Abeer,
une femme de caractère



Kantara », relate l'adolescence de la narratrice et de la vie à l'Ecole Normale d'institutrices de Constantine, pendant les premières années de l'indépendance. Najia Abeer a également écrit des nouvelles et des poèmes, certains encore inédits, et de nombreux articles pour les quotidiens nationaux.

A la recherche de



Constantine

Née le 16 septembre 1948 à Constantine, dans le vieux quartier de la Souika, Najia Abeer va donner à sa ville, une dimension particulière. Espace affectif où se déroulent son enfance et son adolescence (le premier et le dernier volet de la trilogie), Constantine va servir de moteur à la fiction en devenant un personnage omniprésent qu'on interroge et dont on se souvient avec amour. En contrepoint, la mère fait des apparitions futures mais régulières dans l'œuvre, sans jamais devenir un personnage. Cette mère dont elle a été séparée très jeune et quelle ne reverra jamais jusqu'au jour où elle apprend son décès, va la hanter pour le restant de ses jours. . La quête de soi va se confondre avec la recherche du passé et la tentative de le comprendre, ce qui donne une étrange interpellation de

Constantine dans le premier roman, ville-mémoire qui hante l'adulte blessée par la vie : « *Constantine, tu me fais souffrir, est-ce que tu le sais ? (...) Pourquoi cette errance ? Qu'est ce que je cherche au juste ? je contemple le précipice et semble y chercher une vérité, un indice peut-être. Un indice de quoi ? Sur quoi ? J'ai cette sensation désagréable que cette ville m'échappe. Constantine, je vais relever ton défi et je l'arracherai ce que tu m'as pris. Du moins vais-je essayer.* »

Née le 16 septembre 1948 à Constantine, dans le vieux quartier de la Souika, Najia Abeer va donner à sa ville, une dimension particulière.

Espace affectif où se déroulent son enfance et son adolescence (le premier et le dernier volet de la trilogie), Constantine va servir de moteur à la fiction en devenant un personnage omniprésent qu'on interroge et dont on se souvient avec amour.

A la fin de sa vie, elle va s'impliquer dans la préservation de la vieille ville de Constantine, en particulier de la Souika, menacée de démolition. Elle s'engagera auprès d'un certain nombre d'associations dont le club de réflexion et d'initiatives (CRI), effectuant des recherches et réunissant une riche documentation (ouvrages, photographies, textes), sur l'histoire de la ville. Elle projetait également de réaliser un livre d'art sur Constantine. Elle partage cette passion avec son père Mâamar Benzeggouta, membre fondateur de l'Association du Vieux Rocher, lequel a écrit de nombreux articles sur l'histoire de Constantine et un ouvrage intitulé *Cirta-Constantine-de Massinissa à Ibn Badis- Trente siècles d'histoire.*

La normalienne de Bab El Kantara

L'adolescence de l'écrivain va se confondre avec l'euphorie des années post-indépendance. Le scoutisme marquera cette génération, puis c'est l'entrée à l'Ecole Normale d'Institutrices en 1965, qui va changer le cours de sa vie. La rencontre avec de jeunes filles



A la rencontre du public, dans la librairie du tiers monde avec Abderrahmane Al Bey



A l'école normale de Constantine, les années 1960

venues de toutes les villes et villages de l'est, la vie en internat, la discipline et la qualité de la formation donnèrent la marque au point qu'elle fera de ce passage un roman.

« De cette période, je ne saurais rien, une page vide dans ma vie côté famille, celle à laquelle j'appartiens chair et sang. La famille normalienne, les nuits les plus studieuses, les plus fortes émotions de ma vie de jeune fille » avoue-t-elle dans *Bab El Kantara*.

La place accordée au savoir et au travail, la vie intellectuelle révélée par les nombreuses références littéraires, musicales, les valeurs morales inculquées aux futurs enseignants modèleront des générations de normaliens. Najia Abeer était en plus une artiste, jouant du piano, dessinant et peignant avec talent, ce qui ne l'empêchait pas d'être une grande sportive. A la question de savoir ce qui a pu motiver l'écriture de *Bab El Kantara*, elle répondit : « J'étais très heureuse de raconter cela, d'abord parce que, je ne vous cache pas, je suis très fière de l'éducation, de l'enseignement que nous avons eus dans cette école-là. Parce qu'il n'y avait pas uniquement l'acquisition du savoir mais il y a l'acquisition d'une morale extraordinaire qui se faisait dans la vie de tous les jours ». (Emission radiophonique : Un fait, un lien. Chaîne III, 19 septembre 2005)

Après son mariage, commence pour

elle un cycle de voyages qui la mènera aux USA en 1969 où elle s'inscrira à l'université of Columbia au Missouri pour faire une licence de français. A son retour, le diplôme ne sera pas reconnu en Algérie ce qui l'obligera à enseigner l'Anglais au cycle moyen. Elle repartira une seconde fois vers un autre pays, la Jordanie, où elle enseignera le français au National College dans la ville de Amman. Elle rencontrera Aïcha Lemsine avec laquelle elle se liera d'amitié. De retour en Algérie, elle obtiendra un détachement à l'Ecole Normale Supérieure d'Alger pour entamer une licence d'Anglais qu'elle obtiendra en 1993 à l'université d'Alger. L'on peut deviner la place qu'occupait son métier dans sa vie à travers les propos tenus par la narratrice de *l'Albatros* : « Mon métier auquel je vouais un amour constant, me donnait ce plaisir de me sentir utile, constructive, positive, non pas indispensable mais sollicitée. (...) Professeur intransigeant avec un cœur de maman, j'étais clown, troubadour ou trouvère, comédienne, fabuliste incorrigible, prestigiateur. » Malheureusement, la passion du métier ne peut prévenir contre les épreuves de la vie et de la souffrance. Nassira Belloula qui l'a côtoyée la décrit comme une « femme forte et imposante pourtant, par ses idées qu'elle défendait bec et ongles, femme

incomprise aussi, car enlisée dans les problèmes qui la perdront. »

(...) Après la mort prématurée de Najia Abeer, et surtout après l'avoir côtoyée ses trois dernières années, j'ai du relire *l'Albatros* avec d'autres yeux, cherchant entre les lignes ses propres déchirements et une détresse qu'hélas, je n'ai pas décelés de son vivant. Najia parlait si peu d'elle, parfois quelques mots. (Nassira Belloula, *Les belles Algériennes, confidences d'écrivains*, Média-Plus, 2006)

Dès l'année 2002, année de sa retraite, elle se consacra à l'écriture qui l'aidera à panser ses blessures, à descendre au fond de soi, à communiquer ses émotions et se raconter pour enfin exister. « Aujourd'hui, je sais que la seule manière de piéger le temps est de le devancer » écrit-elle dans *l'Albatros*. Ce qu'elle fit un certain 21 octobre de l'année 2005 à l'âge de 57 ans.

